

Le couple à l'épreuve du temps¹

Michel Guillaume⁽²⁾ et Josiane Junod⁽³⁾

Introduction

Hésiode⁽⁴⁾, dans sa Théogonie, raconte la naissance du Monde et des Dieux. Ouranos, Ciel, enveloppait entièrement Gaïa, Terre « aux larges flancs » et s'épandait en tout sens, « tout avide d'un amour brutal et bestial ». De cette étreinte permanente, de nature non-sexuelle⁽⁵⁾, sont issus, « tirés d'eux-mêmes », des enfants « terribles » (les Titans), caractérisés par la démesure (hubris). Ouranos dont il est dit que « la méchanceté lui faisait plaisir », les haïssait et les maintenait enfouis dans le ventre de la Terre. Grosse de ses enfants, Gaïa « étouffait » sous les embrasements d'Ouranos et elle conçut la « ruse astucieuse et méchante » de s'allier avec eux contre leur père. Kronos (qu'Aristote assimilera plus tard à chronos, le temps), le cadet « aux pensées fourbes », armé d'une serpe forgée par Gaïa, castra Ouranos. Ciel et Terre furent séparés et l'espace ainsi libéré forma l'assise solide sur laquelle les êtres purent exister. Très peu père lui-même, Kronos haïssait les enfants qu'il eut avec sa sœur Rhéïa et à son tour tomba sous les coups parricides de Zeus, son cadet, allié avec la même Gaïa, très inconstante sauf quant à son ardeur fertile. Après mille péripéties, le monde s'ordonna sous la férule de Zeus ; le désordre et la violence des origines furent tempérés. Entre deux, les Hommes auront perdu leur statut d'Immortels et seront Hommes, êtres au temps compté, « choses viles qui ne sont que des ventres », selon ce qu'en disent les Muses chargeant le poète de rapporter « ce qui sera et ce qui fut jadis ».

D'infanticides en parricides, d'incestes en incestes, l'histoire des dieux est une bien sombre affaire pour notre entendement. Mais précisément, c'est de l'histoire des Dieux dont il s'agit et c'est aux Hommes que le récit s'adresse, pour leur édification : voilà, pauvres humains que vous êtes, à quelles horreurs vous êtes voués, si vous prétendez vous conduire comme les Immortels. La nécessité de le leur rappeler indique bien que cela ne va pas de soi.

* *
*

L'acte castrateur de Kronos participe de la violence fondamentale⁽⁶⁾. Il constitue le premier pas organisateur, différenciateur, du monde en ceci qu'en rompant avec la confusion originelle, il remplit la première condition à l'existence de l'être en tant qu'être ; Ciel et Terre n'existent que parce qu'ils se distinguent l'un de l'autre. En outre leur séparation les inscrit dans une relation de polarité, d'opposition, dans laquelle l'un n'existe que par son rapport avec l'autre. Se profile ainsi la différence des sexes. Parallèlement l'inscription de l'Homme dans un temps borné et fléché, introduit l'idée de la filiation, de la différence et de l'ordre des générations assignant à chacun une place propre, non-interchangeable. Kronos est le premier opérateur de la culture.

Par sa portée mythique, le récit du génial poète ne manque pas de renvoyer le clinicien du couple aux affaires bien humaines auxquelles il est confronté. Les couples en

¹ Guillaume M., Junod J. Le couple à l'épreuve du temps. In Temps et psychothérapie. Michel L., Despland J.-N. (dir). Paris : In Press Editions, 2006.

² Psychologue, conseiller conjugal

³ Conseillère conjugale, Cheffe du Service de consultation conjugale de Profa à Lausanne

⁴ VIII^{ème} siècle avant J.-C.

⁵ Vernant J.-P. Cosmogonies et mythes de souveraineté. In La Grèce ancienne. Paris. Seuil, 1990. p 121

⁶ Bergeret J. La violence fondamentale. Paris : Dunod, 1990.

consultation évoquent, à bien les entendre, le couple primordial de Gaïa et d'Ouranos. Tous les couples sont voués à la nécessité de suivre le chemin évolutif tracé dans le mythe sauf à demeurer aux prises avec la confusion des origines et avec sa destructivité. Quant au thérapeute de couple et au conseiller conjugal, leur fonction fondamentale s'assimile, la serpe en moins, à l'acte séparateur de Kronos et à un rappel à l'ordre du temps.

Dans les affaires conjugales, on demeure bien loin, bien en deçà, du continent oedipien.

Un cas

C'est dans le but de mettre en évidence la généralité des processus à l'œuvre dans l'espace conjugal et dans celui de la consultation de couple que nous avons retenu la présentation du cas, a priori banal, d'un couple que l'adolescence de leurs enfants précipite dans une crise. Il sera reçu à douze reprises, sur une période de six mois, pour une prise en charge donc brève, mais dont le terme n'avait pas été préalablement défini. Elle aboutira, sinon à une résolution évolutive de la crise, du moins à son apaisement même si, lors de la séance qui s'avérera être la dernière, le couple apportera tout un matériel, relatif à leurs histoires familiales, laissant entrevoir une complexité insoupçonnée jusque-là. Il ne sera pas possible d'aller plus avant avec ce dernier matériel car le couple mettra un terme à sa démarche. Dans une lettre, il s'en dira satisfait.

* *
*

Pierre et Marie sont mariés depuis une vingtaine d'années. Ils sont parents de deux adolescents. Pierre occupe une position socialement très valorisée autant que lourde de responsabilités; il passe plus de temps dans les hôtels et dans les avions qu'au domicile familial. Marie a repris depuis peu une activité de bénévole. Leur présentation est soignée, sans âge, plutôt sport chic. C'est Marie qui a pris rendez-vous sur le conseil d'une psychothérapeute qu'elle consulte depuis une année, suite à un état dépressif qu'elle relie spontanément à l'autonomisation des enfants.

Elle prend la parole en disant que si le début du mariage et l'arrivée des enfants ont été « super », elle n'accepte plus aujourd'hui l'emprise de son mari qui lui « met le grappin dessus ». Il est jaloux, ne supporte pas sa prise d'autonomie et lui rappelle son père « écrasant, tyrannique et peu chaleureux ». Elle se plaint d'un problème de communication et dit retrouver les problèmes de son passé, de sa famille où on ne se parlait pas. En écho, semblant confirmer la théorie de son épouse, Pierre se plaint que Marie ne soit plus aussi démonstrative qu'autrefois et il estime que la volonté d'indépendance de son épouse est totalement exagérée. Lui aussi fait référence à sa famille d'origine en parlant d'une mère affectueuse qui (il en parlera lors d'une séance ultérieure) glissait des petits dessins dans ses chaussures pour qu'il sache où elle se trouvait s'il se réveillait alors qu'elle était sortie. Il décrit une vie de couple à deux temps. De bonnes phases, de plus en plus courtes, pendant lesquelles son épouse est détendue et les choses sont simples et naturelles, entrecoupées de périodes toujours plus longues, avant et pendant les règles de son épouse durant lesquelles, elle est triste, tendue et préoccupée. Il dit « perdre le contact » avec elle ; il se sent « cassé », rejeté, abandonné. Il ne le supporte plus. Marie enchaîne pour décrire à son tour une vie à deux temps : les absences de son mari dont elle profite pour se consacrer à des activités extérieures, valorisantes et les congés de son mari, pendant lesquels elle perd pied car son mari met en doute ce qu'elle croit et ressent en prenant une position haute. A la demande pressante de Pierre d'être encore et toujours aimé et séduit, de « rattraper le temps perdu », Marie répond qu'elle aimerait enfin être aimée pour sa tête et que son mari n'ait plus d'attentes vis-à-vis d'elle. Elle relève encore que c'est « le quotidien qui nous torpille ».

* *
*

Telle Gaïa étouffant sous l'emprise d'Ouranos, l'épouse, libérée des contraintes du maternage, serait-elle engagée, la psychothérapie aidant, dans un processus d'autonomisation qui laisserait le mari en plein désarroi, grand enfant tyrannique qu'il apparaît dans sa crainte d'abandon ? L'épouse, arrivant au terme de son pouvoir procréatif et privée de ses enfants qui lui ont servi de béquilles narcissiques, lutterait-elle par ses revendications bruyantes contre un mouvement dépressif dans lequel elle tenterait d'aspirer son mari, élément stable du couple ? Le discours du mari, alerté par l'état de son épouse et se découvrant impuissant à y remédier, pourrait-il être entendu comme une demande de soins pour son épouse ? Mais compte tenu que l'épouse bénéficie déjà d'une aide psychothérapeutique, la demande du mari, l'alliance qu'il cherche à établir avec la conseillère, le fait qu'il se pose en victime et qu'il désigne son épouse comme mauvaise et folle, devraient-ils être compris comme une tentative de sabotage de la psychothérapie de l'épouse ou celle d'y opposer un contrepoids (ce qui nous ramènerait à la première question) ?

Toutes ces hypothèses, et bien d'autres imaginables, ont quelque pertinence. Elles ont en commun d'aborder la situation sous un angle individuel, soit par le bout de l'un ou l'autre partenaire (lequel des deux ?) soit par les deux bouts (quelle est la part de chacun ?). Mais ce questionnement omet de saisir le couple en tant qu'organisation psychique unique (ce point ainsi que d'autres questions théoriques seront développés sous III). Point de vue par lequel tout ce qui est donné à entendre en consultation conjugale par l'un, ne prend sens que rapporté à ce que l'autre énonce ; que ce qu'on peut entendre de la vie psychique de l'un dit quelque chose de la vie psychique de l'autre, tant l'une et l'autre sont intriquées dans un jeu croisé de projections, de délégations, d'expulsions, d'identifications. Et ceci étant valable aussi bien dans la crise que le couple traverse que dans l'histoire de sa constitution et durant les vingt années ou presque de sa période fonctionnelle. Telle est selon nous la spécificité de la prise en charge des couples.

La manifestation de cette organisation psychique unique commence à se dégager dans le matériel déjà apporté. Si on part du discours de l'épouse se plaignant que son mari lui met le grappin dessus, il faut admettre que pour qu'un grappin exerce son effet, il doit trouver un point d'ancrage et donc que l'épouse donne prise à son mari. Cette première remarque questionne la disponibilité actuelle véritable de l'épouse à l'autonomie qu'elle revendique. Le fait même de cette revendication est paradoxal si on admet que par définition l'autonomie se prend, ne se demande pas et n'a pas besoin de confirmation. Si on résume la situation aux seuls termes de dépendance – autonomie, l'épouse apparaît elle aussi, et tout autant, dépendante que le mari et c'est le couple, en tant que tout, qui participe de cette problématique commune. Le couple se dégage également en tant qu'organisation psychique unique dans la répétition du débat dans lequel les deux partenaires sont enfermés : les revendications bruyantes d'autonomie de l'épouse ne peuvent manquer d'exacerber les sentiments d'abandon du mari et amener celui-ci à s'agripper davantage; agrippement accru qui va à son tour renforcer l'étouffement de l'épouse et l'amener à revendiquer plus fort son autonomie et à manifester une plus grande agressivité. Bouclée, la boucle peut se répéter.

D'emblée, il est possible de formuler l'hypothèse d'un mouvement dépressif conjoint, affectant les deux partenaires d'un couple constitué et fonctionnant sur le mode d'un étayage narcissique défaillant, d'une absence de séparation psychique, d'une relation dont l'objet demeure partiel, marquée par l'idéalisation, bien en deçà d'une relation génitalisée et conflictualisée.

Plusieurs éléments se dégagent pour situer ce couple à une étape critique de son parcours : l'âge des enfants, leur adolescence par sa charge de conflictualité sur le couple des parents, le fait que l'épouse arrive au terme de son maternage et de sa capacité procréative, l'approche de la cinquantaine pour le mari qui dira, plus tard, traverser des ennuis professionnels. Mais ces éléments n'acquièrent une portée déstabilisante que dans la

mesure où ils actualisent des questions pendantes de leurs histoires personnelles que le couple a eu pour fonction de maintenir dans le silence. Le couple a été « super » aussi longtemps qu'il a permis de faire l'impasse sur ces questions. Le temps comme l'histoire réclament désormais leur dû.

A ce stade, le matériel apporté par l'épouse est plus abondant, sans doute du fait de sa psychothérapie. Ce qu'elle dit de son père évoque une relation d'emprise qui à n'en point douter lui a barré la route à une autonomisation véritable ; le fait qu'elle se soit complu dans ce type de relation avec son mari, pendant près de vingt ans, met en évidence les bénéfiques importants mais chèrement payés qu'elle y a trouvés. Du mari on ne sait pas grand-chose, hormis sa position d'enfant abandonné et l'évocation d'une mère affectueuse et chaleureuse (évocation qu'il faut aussi entendre comme un reproche adressé à l'épouse). Cependant, partant de notre approche du couple en tant qu'organisation psychique unique, fonctionnant autour d'une problématique commune, on peut déjà avancer l'idée que le mari, tout comme son épouse, a lui aussi été l'objet d'un pareil enfermement. Et de fait, il apparaîtra plus tard dans la prise en charge que la représentation initiale de sa mère (« douce et affectueuse ») se complète, dans sa jeune adolescence, de celle d'une mère alcoolique, souvent ivre à son retour de l'école. Il rapportera le souvenir de sa mère chutant dans l'escalier et du sang qui coulait (sang de la mère, sang des règles de l'épouse ?).

Ces quelques éléments de l'histoire de chacun suffisent pour poser que leur relation s'est constituée et maintenue autour de l'impossibilité commune de se dégager de leurs objets incestueux respectifs. Ce qui les laisse dans un dilemme dans lequel être proche est impossible alors qu'avoir une vie distincte implique la perte de gratifications narcissiques essentielles, voire la mort de l'objet et sa propre mort. Leur couple apparaît comme leur étant tout aussi vital que la nécessité de s'en protéger : « Vivre ensemble nous tue, nous séparer est mortel »⁽⁷⁾.

On peut penser que ce laborieux équilibre, sans distance et sans rapprochement, a pu être maintenu grâce aux fréquentes absences professionnelles du mari qui ont toujours, fort opportunément, rythmé leur relation. Faute de pouvoir assumer une séparation psychique, il a fallu qu'elle soit agie dans la réalité sans pour autant s'accomplir véritablement et déboucher sur une conflictualisation de leurs rapports mais plutôt à leur suspension. Le mari parle de ses absences comme du temps perdu pour le couple mais ses retours n'ont jamais l'élan de retrouvailles, pour aucun des deux partenaires. Il ne fait aucun doute que les enfants ont pareillement rempli pour le couple, cette même fonction d'agglutinement et de maintien à distance. Leur autonomisation bouscule le difficile équilibre de leurs parents. Il faut toutefois remarquer que si les enfants sont effectivement engagés dans ce processus, le couple possède sans doute une capacité relationnelle plus aboutie que celle dont il témoigne dans l'état régressif de sa crise ou dans ce qu'il donne à entendre en consultation. S'agissant des difficultés professionnelles du mari, déjà mentionnées, il convient de se demander si ces difficultés sont un facteur objectif et déstabilisant de la réalité et/ou si, dans le cadre du mode opératoire de la pensée, déjà observé chez ce couple, ces difficultés ne font pas que donner substance à une souffrance interne qui ne peut être pensée comme telle.

De leur mode de communication on ajoutera que leurs échanges en séances sont plus factuels que relationnels. D'une séance à l'autre, ils viennent déposer leurs crises répétitives. Ils ne parlent pratiquement pas de leur histoire ni de leurs enfants. Ils demeurent dans un actuel⁽⁸⁾, un hors temps, sans avant (ou si peu), sans maintenant comme sans après : une juxtaposition d'événements, une agitation immobile. Leurs propos ont valeur d'actes, les protégeant d'avoir à penser. Chacun exerce un certain terrorisme sur ce que l'autre ressent : quand par exemple l'épouse accuse son mari d'être tranchant (!), il lui répond qu'elle ment ; ce qui témoigne de leur impossibilité à considérer l'autre dans son altérité de sujet ressentant.

⁷ Caillot J.-P. et Decherf G. *Dialogue* 78, 1982. pp. 98-103

⁸ Denis P. Le travail du présent. *Revue française de psychanalyse*. 2001, 3.

* *
*

Par ses interventions, la conseillère a d'abord veillé à ce que chacun ait son temps de parole. Ce premier aspect de son intervention, minimaliste dans le cadre d'une consultation de couple, n'en est pas moins fondamental pour le développement d'une alliance thérapeutique. Elle s'est attachée, inlassablement, à constater l'état de souffrance partagé par les conjoints et à mettre en lumière les enchaînements d'une « machine à se faire mal » à l'œuvre dans chacun des épisodes apportés, échappant toujours à leur contrôle et aboutissant toujours à davantage de souffrance et d'exacerbation de la tension. S'appuyant sur cette position empathique, la conseillère a initié un mouvement séparateur en sollicitant les réactions de l'un suite à ce que l'autre venait de dire, en faisant appel à l'imagination de celui qui parlait quant à l'effet chez l'autre de ce qu'il disait. Plus tard dans la prise en charge, à l'occasion d'une des rares références de l'un à sa propre histoire, elle demandera à l'autre ce qu'il pense de ce que ça lui aurait fait à lui. Ces différentes interventions ont en commun d'inscrire chacun dans la possibilité de penser et de sentir en propre et d'avancer sur le chemin d'une élaboration commune de la crise et de l'histoire de la constitution de leur couple. De la même manière qu'on a souligné que c'est en quelque sorte le couple qui parle au travers de ce que l'un ou l'autre partenaire dit, les interventions adressées à l'un ou l'autre le sont en fait au couple et doivent être pensées comme telles.

La suite de ces épisodes bruyants et répétitifs, pendant les premières séances, allait susciter un sentiment d'impuissance chez la conseillère, des mouvements intérieurs d'agacement et, en d'autres occasions, de sollicitude. S'agissant du mari, son état de détresse allait nourrir une inquiétude modérée quant à sa capacité à pouvoir assumer son activité qui le place en position d'être responsable de la vie de nombreuses personnes.

C'est par la bouche du mari d'ailleurs que viendra une question éclairante sur la question du transfert chez ce couple. A la fin d'une séance, sur le pas de porte, il demande à la conseillère s'il peut poser lui une question indiscrette: « Avez-vous des enfants ? ». Et la conseillère de répondre, sans trop réfléchir, qu'elle a non seulement des enfants mais aussi des petits-enfants. Nous avons beaucoup discuté de cette question du mari, de la pertinence d'y avoir répondu comme du contenu de la réponse. Nous pensons que la question, bien que du fait du seul mari, traduit un mouvement du couple; tous deux allaient d'ailleurs rire à la suite de la réponse de la conseillère. Il nous semble que le mari s'adresse à la conseillère moins en tant que personne que comme instance tierce, référence extérieure à leur huis clos, représentante de cet ordre du temps contre lequel ils se débattent. La réponse à valeur interprétative souligne que la conseillère, comme eux-mêmes, s'inscrit dans le temps, le temps qui passe qui renvoie aux deuils à faire comme le temps cyclique des générations qui renvoie à la continuité et à la permanence ; et enfin qu'il est peut-être mieux d'inviter K(ch)ronos à sa table que d'avoir à payer au prix fort l'illusion qu'il est possible de lui échapper.

* *
*

Le couple allait pas à pas se rendre à l'évidence de la tyrannie de son fonctionnement et de son impasse. Un grand soulagement allait naître quand chacun prit conscience que la volonté de nuire attribuée à l'autre recouvrait en réalité un grand désarroi : le grappin du mari, sa peur d'être rejeté ; le rejet de l'épouse, sa peur d'enfermement. De proche en proche, ils perçurent l'emprise vécue par tous les deux dans des contextes familiaux distincts et la fonction de leur couple et leur projet familial pour les en dégager ou au moins la tempérer. Dans ce contexte, ils réalisèrent également que l'autonomisation en cours de leurs enfants marquait une étape et qu'ils se retrouvaient seuls, l'un en face de l'autre, et seuls pour trouver les aménagements moins destructeurs. Lors de la dernière séance, l'épouse rapportera s'être permise de ne pas être présente lors du dernier retour de voyage du mari (ce qu'elle n'avait jamais fait auparavant) ; celui-ci dira que ce n'était pas drôle de rentrer

dans une maison vide certes mais que ce moment seul lui avait permis de se « relâcher » et qu'ensuite il avait été heureux de l'entendre qui rentrait ...

C'est aussi à la fin de cette séance qu'ils apporteront tout un matériel concernant leur familles respectives, dévoilant (on y reviendra plus loin) un contexte familial marqué par une destructivité certaine mais qu'il ne sera pas possible d'aborder. A la rentrée des vacances, la conseillère reçut un mot de l'épouse, écrivant au nom des deux conjoints, pour la remercier et l'informer qu'ils avaient décidé d'en rester là. Elle soulignait en clin d'œil, qu'ils avaient même réussi à ne pas être d'accord sans que cela entraîne une échauffourée et sans que la dispute soit oubliée.

Tel sont le terme (actuel) et les limites de cette prise en charge

Développements théoriques

Le couple : un fait social

Le couple se situe au point d'articulation entre le psychique et le social. Son ancrage sur le versant social met en évidence que cette notion ne peut être que relative à une aire culturelle donnée. De fait, d'autres cultures ont trouvé, en dehors du couple, des solutions différentes à ces défis auxquels tout groupe humain est confronté : sa pérennité, l'organisation de la sexualité et des rapports entre les sexes et les générations ; bref, à cet ensemble de problèmes autour de la question centrale : comment instaurer de l'ordre, du culturel, du social, du sens, conférant une place et une identité aux individus, et comment régir leurs rapports et réguler leur commerce pour contenir la menace de chaos, d'anomie (Durkheim) et la violence qui s'ensuit.

Par ailleurs, la notion de couple est marquée par l'histoire. Le couple d'aujourd'hui qu'on qualifiera de moderne, apparaît comme une « invention » somme toute assez récente, à mettre à l'actif – ou au passif ? - des Lumières. Dans l'idéologie du progrès, le couple n'est-il pas à l'intime ce que le cheval-vapeur est à l'industrie ? Dans son état actuel, nombre d'observateurs s'accordent à dire le couple surchargé par les attentes qui pèsent de plus en plus sur lui. Avec l'allongement considérable de la durée moyenne de vie et l'évolution rapide en insignifiance des marqueurs identitaires traditionnels, le couple est devenu un lieu de repli identitaire, exclusif et obligé de jouissance. Le pesant d'identité que procuraient autrefois les appartenances sociale, professionnelle, confessionnelle ou encore de groupes d'âge n'est que chichement compensé par le job, le communautarisme, le sport ou le consumérisme d'aujourd'hui. Ce couple moderne rassemble et amalgame sur lui des fonctions autrefois très différenciées et en conséquence sa conflictualité normale s'en trouve exacerbée.

Le couple est bel et bien un produit de la Cité, un fait social, et il nous semble que le clinicien du couple ne peut faire l'économie de le problématiser comme tel sauf à participer aveuglément et à agir l'idéologie de son époque.

Le médecin et le psychanalyste, dans le colloque singulier avec leur patient, ont le pouvoir et le devoir, dans des limites assez clairement définies, de laisser la Cité à la porte de leur cabinet et tendre à une neutralité pour ne s'intéresser qu'à la demande du patient et à la souffrance qu'elle présuppose. Le clinicien du couple quant à lui est confronté à une affaire interpersonnelle. D'emblée il est transporté sur la scène sociale. Si le patient singulier s'adresse à un autre supposé capable de répondre à sa demande ; la demande d'un couple est adressée à une instance, au tiers social. Cet aspect, souvent méconnu par les praticiens du couple, nous semble appartenir à cette partie, que Bleger⁽⁹⁾ qualifie de muette du cadre, difficilement identifiable mais qui organise l'ensemble des mouvements pré- et transférentiels.

Pour le clinicien du couple la question de sa neutralité s'en trouve singulièrement plus compliquée. Un exemple : un conflit conjugal portant sur une insatisfaction sexuelle faisant

⁹ Bleger J. Psychanalyse du cadre psychanalytique. In Crise, rupture et dépassement. Kaës R et collab. Paris : Dunod, 1992.

référence aux modèles sexuels proposés par la société au travers des médias. Si la dimension narcissique, contenue dans ce conflit et singulière au fonctionnement de ce couple, devra être abordée, il reste que la démarche impliquera aussi une problématisation de ces modèles sociaux en matière de sexualité, ne serait-ce qu'en mettant en évidence leur tyrannie.

Ce qui précède n'est peut-être pas étranger à la difficulté de dialogue entre les praticiens de la clinique individuelle et ceux du couple.

Le couple comme organisation psychique

Même si toute l'œuvre de Freud porte sur les choses de l'amour et les rapports entre les individus, il ne s'intéressa pas au couple (l'entrée couple ne figure pas dans l'Index thématique de son œuvre⁽¹⁰⁾). Cherchant l'universel peut-être que le couple lui est apparu une réalité par trop conjoncturelle. Quoi qu'il en soit, la psychanalyse dans le noyau dur de ses apports est une psychologie sinon du sujet du moins une psychologie sous l'angle du sujet. Il faudra attendre les années cinquante pour qu'une conception psychanalytique du couple commence à se dégager grâce aux contributions de cliniciens amenés à recevoir conjointement les partenaires d'un couple et à celles, indirectes, de ce que qu'on pourrait appeler l'école française de psychosociologie des groupes et des organisations qui s'est développé dans le sillage de Bion

Tous, dans la foulée de Freud qui relevait que « le côté irrationnel et compulsif de l'amour est d'origine infantile »⁽¹¹⁾, soulignent la part de l'Inconscient et de ses processus à l'œuvre au sein du couple et de là, la part de l'histoire des individus qui forment couple. Dicks⁽¹²⁾ parle d' « unconscious commitment », Berenstein et Puget⁽¹³⁾ de « socle inconscient du couple ».

Sous des désignations diverses, tous ces auteurs conçoivent le couple comme une entité propre, non réductible aux individus qui la composent et qui s'organise autour d'une problématique commune, déterminant le choix de l'objet autant que la nature du conflit qui pourra surgir plus tard avec le retour du refoulé. Pour Dicks il est question de « mutual collusive interlocking » ; pour Ruffiot⁽¹⁴⁾, s'inspirant de Kaës, de dyade et d'appareil psychique conjugal ; pour Willi⁽¹⁵⁾, de collusion ; pour Lemaire⁽¹⁶⁾⁽¹⁷⁾, de « fantasmes communs » et d' « interfantasmatisation ». Partant de l'étude des groupes, les apports de Kaës, autour de la notion d'appareil psychique groupal⁽¹⁸⁾⁽¹⁹⁾ et ses développements concernant le travail psychique au plan de l'intersubjectif⁽²⁰⁾, sont particulièrement féconds pour notre propos. D'abord quand cet auteur souligne qu' « il n'y a pas seulement collection d'individus, mais groupe » - ici nous dirions couple – et davantage encore quand il attribue à l'appareil psychique groupal un « travail psychique de création, de maintenance et de transformation des processus, des fonctions et des formations psychiques communes aux membres du groupe : fonctions refoulantes et de renoncement, idéaux, repères identificatoires, représentations partagées et autoreprésentations du groupe, mécanismes de

¹⁰ Delrieu A. Sigmund Freud. Index général. Paris : Anthropos, 1997.

¹¹ Freud S (28.11.1906). Minutes (1) de la Société psychanalytiques de Vienne (du 10.10.1906 au 3.6.1908). Trad N.Schwab-Bakman. Paris : Gallimard, 1976.

¹² Dicks H.V. Marital tensions. Clinical studies towards a psychological theory of interaction. London : Karnac Books, 1967

¹³ Berenstein I et Puget J. Le socle inconscients du couple. Gruppo 1986;2;83-99.

¹⁴ Ruffiot A. Le couple et l'amour. De l'originaire au groupal. In Eiguer A et al. La thérapie psychanalytique du couple. Paris : Dunod, 1984.

¹⁵ Willi J. La relation de couple : le concept de collusion. Neuchâtel : Delachaux et Niestlé, 1982.

¹⁶ Lemaire J.-G. Le couple, sa vie, sa mort. Paris : Payot, 1979.

¹⁷ Lemaire J.-G. Famille, amour, folie. Paris : Centurion, 1989.

¹⁸ Kaës R. L'appareil psychique groupal. Constructions du groupe. Paris : Dunod, 1976.

¹⁹ Kaës R. Crise, rupture et dépassement. Paris : Dunod, 1992.

²⁰ Kaës R. Quelques reformulations métapsychologiques à partir de la pratique psychanalytique en situation de groupe. Revue française de psychanalyse. 1999 ; 3.

défense communs, pactes, contrats et alliances inconscients, fonction de représentation(?) et de délégation » tout en soulignant plus loin que « la base pulsionnelle de l'appareil psychique groupal ne peut être trouvée que dans la corporéité de ses « membres », son « inconscient » que dans l'inconscient de ses sujets ». On citera encore le concept d' « enveloppe psychique du couple » d'Anzieu⁽²¹⁾⁽²²⁾ qu'il semble réserver à certains couples, notamment des jeunes couples, participant d'une « illusion duelle (ou gémellaire) » alors que de notre point de vue cette idée d'enveloppe et de contenant du couple rend compte d'une fonction générale à tout couple.

Enfin, on citera dans ce rapide survol, la thèse récente de Monique Dupré la Tour⁽²³⁾ dans laquelle l'auteur entreprend une discussion systématique des fonctions du couple : fonction symbolisante, de confortation narcissique, d'enveloppe, d'étayage, de réélaboration des premières relations, de dépôt des parties archaïques de la personnalité et par là même d'expression des besoins infantiles.

S'agissant du formidable intérêt, par l'école dite systémique, qui s'est porté sur la famille, on se contentera ici de relever le peu de place réservé au couple comme si celui-ci se dissolvait en tant qu'entité propre dès lors qu'est adopté l'angle familial. Ce point mériterait d'être problématisé dans la mesure où les dysfonctionnements familiaux renvoient, en amont, à un dysfonctionnement conjugal.

Au plan clinique, cette approche du couple en tant qu'organisation psychique, conduit à considérer que ce qui s'énonce en consultation n'est pas que la simple conjonction de deux discours, de deux histoires certes associées, mais le produit de cette conjonction : *le discours de deux ensemble adressé à un tiers*. Tout ce qui s'énonce ne prend sens que rapporté au couple. Au-delà de la cacophonie, des discordances et des oppositions manifestes de ces deux discours, c'est un discours unique qui est énoncé. On pourrait dire, en raccourci, que c'est le couple qui parle et qui se donne à entendre dans le discours le plus personnel de chacun. C'est là, à notre sens que se situe la spécificité de la clinique du couple et le principal défi pour le clinicien. En quoi ce souvenir d'enfance, cette évocation de ce qui se dit et se vit comme un traumatisme individuel, ce fantasme, cette défense, ce conflit intrapsychique, se rapporte au couple ; comment ce matériau individuel dit quelque chose du couple.

Ceci suppose de se laisser saisir par ce qui est énoncé par l'un non en tant que mouvement psychique individuel mais comme mouvement s'inscrivant dans la dynamique du couple. Par exemple dans le cas présenté : l'agrippement du mari dont l'épouse se plaint doit être entendu et interprété dans le sens de leur difficulté partagée à trouver une distance/proximité satisfaisante et de leur problématique commune autour de la perte (dans la double acception de se perdre et de s'y perdre).

L'archaïque dans le couple

On voudrait aborder ici ce qui, selon nous, forme la trame de la conjugalité sur laquelle le couple se constitue et évolue en tant qu'organisation psychique à deux. Cette organisation psychique prend des formes fort diverses (certains auteurs en ont élaboré des typologies, tel Willi) et elle est autant le fruit du hasard (les circonstances de la rencontre) que hautement déterminée par l'histoire de chacun dans l'élection du partenaire. Une caractéristique commune à tous les couples est leur ancrage dans l'archaïque. On justifiera notre insistance, dans les lignes qui suivent, sur la face sombre de cet archaïque par l'hypothèse que notre société tout à la poursuite d'un bonheur conjugal, érigé en droit(!) et participant d'une idéologie irénique des rapports humains et du conjugal, aboutit au contraire à créer les conditions à plus de destructivité.

²¹ Anzieu D. Introduction à l'étude des fonctions du Moi-Peau dans le couple. Gruppo 1986;2:75-82.

²² Anzieu D (dir). Le travail psychanalytique dans les groupes. 2 tomes. Paris : Dunod, 1982.

²³ Dupré la Tour M. Les fonctions psychiques du couple. Université de Lyon. Thèse défendue en 2002. Non encore publiée.

* *
*

Le sentiment amoureux n'est certes pas une expérience partagée par tous les couples tant celui-ci suppose une disponibilité névrotico-normale à laquelle beaucoup de couples n'ont pas accès ; il n'en constitue pas moins une ouverture sur l'archaïque (dans sa version jardin des délices). A écouter l'évocation de l'expérience amoureuse des couples en consultation, on est frappé par la constance d'un mouvement pour abolir le temps et suspendre son cours. C'est un temps zéro, une origine, un commencement dont tout est issu, un départ de nulle part ; l'avant est une béance, sans histoire, et l'après, un éternel présent. On ne peut manquer d'établir un rapport homologue entre le temps du sentiment amoureux, le hors temps de l'Inconscient et le temps primordial de la théogonie d'Hésiode. Racontant l'histoire du monde autour des figures de Gaïa et d'Ouranos, le poète décrit le couple amoureux que nous entendons en consultation : l'indifférenciation, la confusion des identités, l'absence de distance, le collage, un état anté-relationnel dans lequel le soi, tout comme l'objet, l'autre, ne sont pas constitués. Hésiode est sans doute le premier auteur à pointer la nature non (encore) sexuée de cet appariement. Ce hors du temps, primordial, est celui de la complétude et de l'omnipotence ; générations, sexes, individualités se confondent. Tout ce qui est distinctif et ne participe pas du même et du tout est occulté. L'épisode témoigne de la fonction défensive du couple au regard de la castration primaire. Le couple amoureux délire dans sa folle prétention à tout dénier de cette épreuve, de l'histoire avec ses aléas de chacun des deux partenaires. Dans cette perspective, le couple est le théâtre d'une régression majeure et il le demeurera, pour le meilleur et pour le pire, tout au long de son existence en marge des disponibilités de ceux qui le constituent à évoluer, en certaines circonstances de leur vie conjugale et en dehors de celle-ci, sur un mode relationnel plus élaboré.

L'expérience amoureuse n'a, on le sait, que la durée d'une lune. C'est que, tout en miel qu'elle soit, elle est une impasse en ce qu'elle implique le renoncement à exister. Mais il serait erroné de considérer que le mouvement vers l'existence, pour se dégager de l'indistinction, n'est déterminé que par la seule pulsion de vie car exister en tant que sujet suppose le deuil le plus radical qui soit : celui de n'être pas le Tout et, partant, si on n'est pas le Tout, la reconnaissance que le Reste, l'Autre, existent en dehors de soi. Cette castration primaire inscrit le sujet dans la haine de soi comme dans celle de l'objet. La revendication à l'existence s'inscrit dans un mouvement dialectique entre la pulsion de vie et la pulsion de mort. Tout couple, de manière indépassable, se situe entre miel et amertume, indissociables opposés, et réunit tous les ingrédients pour la paix comme pour la guerre. L'histoire et les circonstances font le reste.

Nulle part ailleurs que dans le couple (et de plus en plus dans sa configuration moderne, nous semble-t-il), on ne constate la disponibilité ordinaire, bien humaine, à la violence et à l'agressivité tant les enjeux narcissiques et libidinaux qu'il mobilise sont importants. Soulignons au passage que dans notre perspective, la violence et l'agressivité, sont toujours le fait du couple, des deux partenaires en collusion, jusque que dans un processus de séparation, alors qu'au plan des actes qui peuvent justifier et légitimer l'intervention du tiers social, la participation et la responsabilité de chacun des deux partenaires doit être différenciée.

La distinction, que Bergeret rappelle dans un article récent⁽²⁴⁾, entre la violence appartenant au registre narcissique de la survie et l'agressivité qui compose la violence avec les capacités érotiques n'est pas toujours aisée dans la clinique du couple. Plus importante au plan du maniement technique est la distinction entre une destructivité circonstancielle, associée à une crise, à une étape évolutive du couple qui secrète de la souffrance et qui vient en « renforcement d'une défense » (Dupré la Tour) et au cours de laquelle la temporalité est suspendue (comme dans le cas présenté) et une destructivité constitutive, organisatrice du lien et qui méconnaît (ou qui a pour finalité de méconnaître) la temporalité.

²⁴ Bergeret J. La mère, l'enfant ... et les autres. Psychothérapies 2002, 3, pp. 131-141

C'est de ce dernier côté qu'il faut assurément situer ces couples, étudiés par nos collègues Hurni et Stoll⁽²⁵⁾⁽²⁶⁾ dans la foulée de Racamier⁽²⁷⁾⁽²⁸⁾ et qu'ils désignent à transactions perverses narcissiques. On est ici entre psychose et névrose ; si l'objet existe, il n'est reconnu que comme matière à l'affirmation d'une omnipotence et d'une emprise sans mesure qui va s'exercer électivement sur ce qui constitue les fondements mêmes de l'organisation humaine : la distinction entre les individus, les générations et les sexes. L'incestualité et l'inceste sont les formes les plus (dramatiquement) abouties de ces configurations impliquant nécessairement plusieurs générations. On est ici dans l'univers des Titans d'Hésiode. Du lien, chez ces couples, n'existe que la nécessité du maintien d'une « tension intersubjective perverse » (Hurni et Stoll). Ce n'est pas l'objet ou l'autre du lien qui fait question, mais l'idée même de lien dont les pervers narcissiques prétendent s'affranchir en ce que le lien renvoie à l'incomplétude du sujet et en ce que le lien, inscrit dans un temps et dans une histoire, est un outrage à la toute-puissance.

Green⁽²⁹⁾ reconvoque l'idée de Mal pour analyser ces conduites destructrices, ces « meurtres sans passion » que Fromm⁽³⁰⁾ situent dans son chapitre sur « l'agressivité maligne ». Il n'est pas fortuit que tous ces auteurs, partant de la clinique, en viennent par des voies distinctes, à considérer les formes de cette destructivité au plan social et à s'y retrouver avec Hannah Arendt⁽³¹⁾ étudiant la pensée nazie, car c'est bien contre le lien social lui-même, le socius, l'autre comme autre et semblable, que cette destructivité-ci est dirigée.

A généraliser la destructivité, dans le registre de la violence et de l'agressivité, à la rendre consubstantielle du relationnel, du moins du conjugal, on en vient à buter sur la question de savoir s'il existe une solution de continuité entre une destructivité bénigne, normale (circonstancielle ?) et une destructivité pathologique. L'absence ou la présence de culpabilité, d'une souffrance (et de là d'une demande) est un indicateur mais toutes ces notions sont complexes (ne prenant sens que rapportées à leur contexte relationnel) et leurrent souvent le thérapeute. Plus indicatif, selon notre expérience, mais de portée limitée, pour identifier une destructivité normale, est le fait qu'elle coexiste avec une capacité tendre, soit en marge du conflit même le plus tapageur et même avec violence physique, soit dans l'évocation d'un temps délicieux perdu, ne serait-ce qu'au moment de la rencontre.

Œdipe avait des parents qui formaient couple

On a considéré le cas présenté comme une situation somme toute banale, jusque dans la crise associée à l'adolescence des enfants qui devait l'amener à venir consulter. La souffrance initiale perceptible chez les deux partenaires, le caractère circonstanciel de la destructivité qui pouvait se manifester, le transfert positif, l'apaisement de la crise, les signes de sa disponibilité évolutive concouraient à cette analyse. Lors d'une séance bilan, précédant une interruption prévue durant l'été, une remarque de la conseillère, constatant qu'il avait été peu question, jusque-là, de leurs histoires familiales, allait amener tout un matériel découvrant une problématique beaucoup plus complexe dès lors qu'on se situait au plan des groupes familiaux, donc une problématique étendue à plusieurs générations. On n'entrera pas dans le détail de ce matériel, rapidement évoqué et tout aussitôt recouvert quand le couple mettra un terme à sa démarche. On se contentera d'en rapporter ici que la famille de l'un deux avait été le théâtre d'un abus sexuel, intra-familial, ayant conduit au suicide d'une adolescente, et que la famille dans son ensemble avait eu une attitude pour le

²⁵ Hurni M et Stoll G. La Haine de l'amour, la perversion du lien. Paris : L'Harmattan, 1996.

²⁶ Hurni M et Stoll G. Les Saccages psychiques au quotidien. Perversion narcissique dans les familles. Paris : L'Harmattan, 2002

²⁷ Racamier P.-C. Le génie des origines. Paris : Payot, 1992

²⁸ Racamier P.-C. L'inceste et l'incestuel. Paris : Les Editions du Collège, 1995.

²⁹ Green A. La folie privée. Pourquoi le mal (1988). Paris : Gallimard, 1990.

³⁰ Fromm E. La passion de détruire. Paris : Robert Laffont,

³¹ Arendt H. Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal. Paris : Gallimard, 1966.

moins ambiguë, sinon complaisante. Durant toutes les années durant lesquelles l'abus s'était poursuivi, tout le monde, au fond, savait sans que personne n'ait réagi et quand l'affaire était venue au jour (avec poursuites pénales et emprisonnement de l'auteur), la banalisation, l'étouffement avait été la règle sauf de la part du conjoint concerné. Quant à la famille de l'autre conjoint les quelques informations apportées évoquent un climat incestuel dans lequel un enfant s'était vu « promu » confident, thérapeute, gardien de l'un de ses deux parents à la demande de l'autre.

Ce matériel ne modifie pas notre analyse de la situation de ce couple sauf à souligner qu'il a bien réussi, dans un tel contexte familial, dans sa fonction thérapeutique et sa fonction contenante de la destructivité et qu'il a pu éviter que ne se reproduisent ces conduites abusives, d'une génération à l'autre ; répétition (autre figure du hors temps) fréquente dans ces contextes familiaux. Dans la foulée de nos remarques sur la prévalence de l'archaïque dans le couple, cet ultime matériel de la prise en charge de ce couple, nous amène à étendre notre réflexion à cet autre couple mythique, fameux par le destin de son fils mais lui-même fort peu discuté : le couple de Jocaste et de Laïos, les parents d'Œdipe.

L'histoire d'Œdipe, avec les développements que Sophocle lui donna dans son Œdipe-Roi, a eu pour la pensée psychanalytique la valeur heuristique que l'on sait. Ici, on avancera l'idée que le couple de ses parents, surgen du couple primordial de Gaïa et d'Ouranos, mérite une pareille attention ; que les turpitudes de Laïos et de Jocaste préparent Œdipe à son destin tragique et que si Œdipe figure le désir inconscient du fils pour la mère, Laïos et Jocaste incarnent le mouvement destructeur des parents à l'endroit de l'enfant dans leur prétention à faire fi du temps des générations et de leur propre finitude.

De Laïos, on sait qu'il est sous le coup d'une imprécation lancée par Héra (gardienne de l'union conjugale) qui le voue à ne pas avoir de descendance ou à périr de la main du fils que cependant il aurait. La « faute ancienne » de Laïos (ancienne par rapport au « grand forfait », l'inceste, qu'Œdipe commettra) tient qu'étant exilé, injustement privé de sa royauté sur Thèbes, il abusa de Chrysippe, le fils de son hôte ; Chrysippe se suicida. De Laïos, Vernant⁽³²⁾ indique qu'il est, jusque dans la signification de son nom, celui qui « gauchit les relations ». Il appartient à une « race furieuse », qualificatif qui le situe clairement du côté des Titans, du monde de la démesure (l'hubris) et de ses déchaînements, non encore soumis à la souveraineté de Zeus, l'Olympien.

Du côté de Jocaste, le mythe la relie à Gaïa : qui voulait régner sur la terre de Thèbes devait s'unir à Jocaste. Les lecteurs modernes de Sophocle en font avec Œdipe la victime d'un destin implacable, co-auteur d'un crime commis innocemment et que la culpabilité conduit au suicide. En ce qui concerne Œdipe, on sait le sort que Freud réserva à cette innocence. S'agissant de Jocaste, le texte même de Sophocle laisse à penser que l'affaire est peut-être plus compliquée. Le dénouement du drame approchant, on est frappé qu'à l'entêtement d'Œdipe à connaître son origine, Jocaste réponde par des propos banalisants et fort complaisants s'agissant de l'inceste :

Œdipe : Et comment ne pas craindre la couche de sa mère ?

Jocaste : Et qu'aurait donc à craindre un mortel, jouet du destin, qui ne peut rien prévoir de sûr ? Vivre au hasard, comme on le peut, c'est de beaucoup le mieux encore. Ne redoute pas l'hymen d'une mère : bien des mortels ont déjà dans leurs rêves partagé le lit maternel.

Et plus loin, pressentant de quoi il retourne, bien avant Œdipe :

De tout ce qu'on t'a dit, va, ne conserve même aucun souvenir.

Tout oppose Œdipe et Jocaste face à la vérité de la naissance d'Oedipe. Elle est une nécessité pour le premier, Œdipe veut (doit ?) irrésistiblement connaître ses origines dont le flou lui est inassumable. Jocaste quant à elle s'en accommoderait; elle propose d'oublier (comme s'il était possible de décider d'oublier). On est également confronté à des attitudes

³² Vernant J.-P. L'univers, les Dieux, les Hommes. Paris : Editions du Seuil, 1999

bien différentes après que la vérité ait été mise au jour : Œdipe assume sa faute par la castration qu'il s'impose ; Jocaste par son suicide quitte la scène, laissant Œdipe comme seul fautif. C'est ce qui a été commis, le fait, qui atterre Oedipe ; c'est sa révélation qui la mène au suicide. Nous ne pouvons reconnaître de culpabilité véritable chez Jocaste. Œdipe et Jocaste procèdent de deux modes de pensée radicalement différents. Œdipe est du côté du Logos et de la Loi ; Jocaste prend ses aises. La conduite de celle-ci évoque le troublant aveuglement de ces mères d'enfants incestés par le père et dont la préoccupation à taire la réalité en fait la complice objective de l'abuseur.

Complices, Laïos et Jocaste le sont dès le début de la tragédie dans la tentative d'infanticide sur Œdipe, nouveau-né. Jocaste et Laïos sont des furieux, issus en droite ligne d'Ouranos et de Gaïa ; ils participent encore au monde de l'hubris, soustrait à l'ordre culturel de Zeus et du refus de la castration primaire. Le couple du mythe soulève la question de la destructivité et de la haine des parents à l'endroit de leurs enfants, à les tuer, à se les approprier, à les capter à leur refuser une existence propre. L'inceste, c'est se soustraire à l'ordre du temps et du temps de générations. Si on confère une portée culturelle et politique à la tragédie de Sophocle, à l'injonction qui fait obligation au fils d'aller prendre femme ailleurs, correspondrait celle, complémentaire et en amont, adressée aux parents, d'accepter l'épreuve du temps et de délivrer leurs enfants.

C'est à cette croisée des chemins que se situe le couple présenté et que s'entrouvre, pour de nombreux couples avec l'adolescence de leurs enfants, la possibilité d'accéder à une relation plus conflictualisée et plus génitalisée entre partenaires davantage individués.

* *
*